



La BD s'en va t-en guerre

(Un film de Mark Daniels, Arte Editions, 100', 2010)

par Alessandra Grossi

Depuis des décennies les lecteurs de BD voient leurs héros engagés dans la lutte contre le mal, personnifié par des ennemis redoutables et méchants. Pas de surprise alors à l'égard du titre de ce film de Mark Daniels : on savait déjà que la BD était en guerre, elle l'est depuis longtemps!

Toutefois, le metteur en scène ne dit pas « La BD est en guerre », mais « La BD s'en va t-en guerre », en suggérant une démarche nouvelle du genre, un nouveau parcours, dont le tournant serait à placer dans les années '70.

En 1973, Keiji Nakazawa réalisait son œuvre la plus connue : *Gen d'Hiroshima* (*Hadashi no Gen* le titre original, qui à la lettre signifie « Gen aux pieds nus »), où il racontait à travers le manga son expérience personnelle de survivu au désastre atomique d'Hiroshima. Convaincu de l'efficacité du moyen expressif du dessin pour rejoindre un large public en lui offrant une lisibilité simple, Nakazawa introduisait dans le monde des BD un élément jusqu'alors absent, c'est-à-dire la dimension du témoignage personnel. Si jusqu'aux années '70 la mise en scène de la guerre se réalisait par l'affrontement de personnages nettement distingués en bons et mauvais, où la victoire revenait sans aucune incertitude aux premiers, avec la BD-témoignage ce schéma narratif s'effrite et laisse la place à la réalité vécue et donc lue d'un point de vue subjectif.

Gen d'Hiroshima ouvre de ce fait la voie aux œuvres successives telles que *Maus* d'Art Spiegelman (1986), *Fox from Sarajevo* de Joe Kubert (1996), *Persepolis* de Marjane Satrapi (2000) et *Le jeu des hirondelles* de Zeina Abirached (2007). De l'expérience des camps de concentration nazis, en passant par la guerre dans l'ex-Yougoslavie et la révolution iranienne, jusqu'au Liban des années '80, toutes ces BD ont pour auteurs des dessinateurs qui ont vécu personnellement les événements décrits, en l'occurrence Marjane Satrapi, ou qui en ont eu une expérience presque directe. Art Spiegelman



raconte l'histoire de son père, Zeina Abirached dérive son inspiration de celle de ses parents restés au Liban et Joe Kubert utilise comme matériel narratif les fax qu'un collègue en fuite de la guerre lui envoie de Sarajevo.

Témoignage du passé donc, mais pas seulement.

La BD, poussée par la volonté de lire et comprendre la réalité, croise la voie du journalisme et de la chronique : voilà la naissance du reportage en BD, fruit d'un travail de documentation, réalisé en se rendant sur place, qui s'intéresse aux conflits contemporains.

En 1992 Joe Sacco est ainsi le premier à raconter de la situation israélo-palestinienne à travers les bandes dessinées de son livre *Palestine*, une œuvre suivie bientôt par bien d'autres de différents auteurs, sur d'autres thèmes, mais toutes animées du même esprit d'enquête et désir de témoignage, comme le souligne le film de Daniels. Qu'on rappelle ici le travail de Ted Rall sur l'Afghanistan, les chroniques de guerre de Patrick Chappatte tous les trois mois sur *Le Temps* de Genève, l'œuvre de Steve Mumford *Baghdad Journal* (2005), celle de Greg Cook *My Dorchester Neighbors* (2006) ou encore *War Fix* de David Axe (2006).

Toutefois, après tant de noms et de titres, une question se pose presque naturellement au spectateur : qu'est-ce qu'une BD-reportage a en plus d'un reportage traditionnel ?

Sans compter bien évidemment les dessins et leur indubitable pouvoir d'impact, les auteurs interviewés posent l'accent sur des éléments bien précis et très intéressants.

Le point de vue, par exemple : l'auteur de BD-reportages, contrairement aux journalistes de la presse, est subjectif dans sa narration. Il raconte l'histoire en première personne et lui même il en devient un personnage (chaque auteur se représente en effet à l'intérieur des BD) : de cette manière la pratique du journalisme devient un des sujets traités.

Le dessinateur n'est donc pas seulement un cartooniste mais il partage avec le journaliste traditionnel certaines modalités de travail, telles que le fait de se rendre sur place, chercher, vérifier, annoter. Cependant les mêmes gestes professionnels ne donnent pas le même résultat : si le journaliste écrit souvent sur place ou bien il le fait dans peu de temps après sa présence sur le lieu du conflit, il faut des mois au BD-reporter pour illustrer son histoire. Cette dilatation du temps de travail influence profondément les modalités de construction narrative : la BD doit intéresser le lecteur non seulement par le développement de l'action et par la chronique (qui souvent, au moment de la publication, est déjà « vieillie »), mais aussi par les émotions qu'elle transmet. Car c'est par là que la subjectivité du point de vue devient un élément fondamental de la façon de raconter et c'est de cette manière que la BD dit « la Grande Histoire à travers la petite histoire », comme nous le rappelle Patrick Chappatte.

On peut comprendre alors dans quel sens le reportage photographique que Didier Lefèvre réalisa d'après ses nombreux voyages en Afghanistan, a connu une vie nouvelle



sous les crayons d'Emmanuel Guibert qui, entre 2003 et 2006, en a conçu une version BD.

Hiroshima, Liban, Palestine, Iraq, Afghanistan : il semble que les bandes dessinées aient trouvé un langage pour dire chaque tragédie, chaque conflit, mais cela paraît ne pas pouvoir se faire pour l'attaque aux Tours Jumelles de New York. La BD a encore du mal à trouver une voix pour cet événement. Et pourtant on s'y essaie, bien que d'une manière tâtonnante : certains auteurs ont ainsi utilisé pour leur travail les images les plus tabous pour la sensibilité américaine, comme Art Spiegelman dans *À l'ombre des tours mortes*; d'autres se sont limités à reproduire les images vidéo que tout le monde connaît, parce qu'une prise en compte plus directe a été impossible...; d'autres encore ont déclaré sans plus leur défaite en dessinant les super-héros américains impuissants sur les cendres du désastre.

Dix ans ont passé du 11 septembre 2001 et il est peut être encore trop peu de temps.

Alessandra Grossi
Università degli Studi di Milano
grossi.alessandra@gmail.com